

CLÉANTHIS. Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.
JUPITER. Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

SCÈNE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS. Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.
SOSIE. Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?
CLÉANTHIS. Que si toutes nous faisons bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.
SOSIE. Cela se dit dans le courroux :
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées ;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées
Si le diable les prenait tous.
CLÉANTHIS. Vraiment...
SOSIE. Les voici. Taisons-nous.

SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER. Voulez-vous me désespérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.
ALCMÈNE. Non ; avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.
JUPITER. De grâce !...
ALCMÈNE. Laissez-moi.
JUPITER. Quoi !...
ALCMÈNE. Laissez-moi, vous dis-je.
JUPITER (bas, à part). Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
(Haut.) Souffrez que mon cœur...
ALCMÈNE. Non. Ne suivez point mes pas.
JUPITER. Où voulez-vous aller ?
ALCMÈNE. Où vous ne serez pas.
JUPITER. Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en être séparé :
Je vous suivrai partout, Alcmène.
ALCMÈNE. Et moi, partout je vous fuirai.
JUPITER. Je suis donc bien épouvantable !
ALCMÈNE. Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
ALCMÈNE. Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable ;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre à vous voir une peine incroyable :
C'est un supplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien sous les cieus
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.
JUPITER. En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.
ALCMÈNE. J'en ai dans le cœur davantage ;
Et pour s'exprimer tout ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.
JUPITER. Eh ! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?
ALCMÈNE. Ah ! juste ciel, cela peut-il se demander ?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?
JUPITER. Ah ! d'un esprit plus adouci...
ALCMÈNE. Non, je ne veux du tout vous voir ni vous entendre,
JUPITER. Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devait tant durer quand je vins hier ici ?
ALCMÈNE. Non, non, ce ne l'est pas : et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné :
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné.
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé :
Et c'est haïr autant qu'il est possible.
JUPITER. Hélas ! que votre amour n'avait guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir ;
Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'agrir ?
ALCMÈNE. Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverais moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense ;
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grâce aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême ;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blessar la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime :
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.
JUPITER. Oui, vous avez raison, Alcmène ; il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux ;
Je ne prétends plus le défendre :
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prend
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal ;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable ;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse ;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avait eu la coupable faiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudrait le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être ;
A son dur procédé l'époux s'est fait connaître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous ;
Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
Laissez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne :
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démélez-le un peu du coupable ;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.
ALCMÈNE. Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles ;
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense ;
Tout y devient l'objet de mon courroux ;
Et dans sa juste violence
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux :
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.
JUPITER. Eh bien ! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentiments en coupable victime.

Un trop juste dépit contre moi vous anime ;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mou abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux ;
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux ;
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux ;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grâce :
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurais plus souffrir.
Oui, cet état me désespère.
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber tout mon triste cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu facher un objet adorable :
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour !
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.
ALCMÈNE. Ah ! trop cruel époux !
JUPITER. Dites, parlez, Alcmène.
ALCMÈNE. Faut-il encore pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?
JUPITER. Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?
ALCMÈNE. Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose
Plutôt que de vouloir facher l'objet aimé.
JUPITER. Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...
ALCMÈNE. Non, ne m'en parlez point ; vous méritez ma haine...
JUPITER. Vous me haïssez donc ?
ALCMÈNE. J'y fais tout mon effort,
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport.
JUPITER. Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.
ALCMÈNE. Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure ?
JUPITER. Et moi je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
(Sosie et Cléanthis se mettent aussi à genoux.)
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir ou bien d'absoudre.
ALCMÈNE. Hélas ! ce que je puis résoudre
Paraît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir :
Dire qu'on ne saurait haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?
JUPITER. Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...
ALCMÈNE. Laissez. Je me veux mal de mon trop de faiblesse.
JUPITER. Va, Sosie, et dépêche-toi,
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,

Et les invite à dîner avec moi.
(Bas, à part.) Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE. Eh bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?
CLÉANTHIS. C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi !
SOSIE. Quoi ! tu ne veux pas ?
CLÉANTHIS. Non.
SOSIE. Il ne m'importe guère ;
Tant pis pour toi.
CLÉANTHIS. La, la, revien.
SOSIE. Non, morbleu ! je n'en ferai rien.
Et je veux être à mon tour en colère.
CLÉANTHIS. Va, va, traite, laisse-moi faire !
On se lasse parfois d'être femme de bien.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache ;
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurais trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connaître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprete
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête :
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !
Et que l'on donnerait volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrâce ;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne ;
On lève les cachets qu'on ne l'aperçoit pas :
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer ;
Et dans tous ces rapports sont mille différences

Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets :
Mais les contes fameux qui partout en sont faits
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;
Et ce serait du sort une étrange rigueur
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit,
Ah ! fasse le ciel équitable
Que ce penser soit véritable,
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit !

SCÈNE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE (sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.)

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité :
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète ;
Et je me sens par ma planète
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON. D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?
MERCURE. Hola ! tout doucement. Qui frappe ?
AMPHITRYON (sans voir Mercure). Moi.

MERCURE. Qui, moi ?
AMPHITRYON (apercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie). Ah ! ouvre.

MERCURE. Comment, ouvre ! Et qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?
AMPHITRYON. Quoi ! tu ne me connais pas ?
MERCURE. Non,

Et n'en ai pas la moindre envie.
AMPHITRYON (à part). Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal repandu ? Sosie ! hola, Sosie !
MERCURE. Eh bien, Sosie ! Oui, c'est mon nom ;
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON. Me vois-tu bien ?
MERCURE. Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON. Moi, pendar ! ce que je demande ?
MERCURE. Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.
AMPHITRYON. Attends, traître, avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE. Tout beau ! Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je l'enverrai d'ici des messagers fâcheux.
AMPHITRYON. O ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?
MERCURE. Eh bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré !
Comme il les écarquille, et paraît effaré !
Si des regards on pouvait mordre,
Il m'aurait déjà déchiré.

AMPHITRYON. Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !
MERCURE. L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON. Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.
MERCURE. Toi, mon maître ?
AMPHITRYON. Oui, coquin ! N'oses-tu méconnaître ?
MERCURE. Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.
AMPHITRYON. Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?
MERCURE. Amphitryon ?

AMPHITRYON. Sans doute.
MERCURE. Ah ! quelle vision !
Dis-nous un peu : quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau ?
AMPHITRYON. Comment ! encore ?
MERCURE. Était-ce un vin à faire fête ?
AMPHITRYON. Ciel !
MERCURE. Était-il vieux ou nouveau ?
AMPHITRYON. Que de coups !
MERCURE. Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.
AMPHITRYON. Ah ! je l'arracherai cette langue sans doute.
MERCURE. Passe, mon cher ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t'en ; retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte :
AMPHITRYON. Comment ! Amphitryon est là-dedans ?
MERCURE. Fort bien ;
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcémène
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démenté d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

SCÈNE III.

AMPHITRYON.

Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme !
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre,
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCÈNE IV.

AMPHITRYON, SOSIE ; NAUCRATÈS ET POLIDAS, dans le fond du théâtre.

SOSIE (à Amphitryon). Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON. Ah ! vous voilà.
SOSIE. Monsieur...
AMPHITRYON. Insolent ! téméraire !
SOSIE. Quoi ?
AMPHITRYON. Je vous apprendrai de me traiter ainsi !
SOSIE. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?
AMPHITRYON (mettant l'épée à la main). Ce que j'ai, misérable !
SOSIE (à Naucrètes et à Polidas). Holà, messieurs, venez donc tôt !
NAUCRATÈS (à Amphitryon). Ah ! de grâce, arrêtez.
SOSIE. De quoi suis-je coupable ?
AMPHITRYON. Tu me le demandes, maraud ?
(A Naucrètes.) Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.
SOSIE. Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.
NAUCRATÈS (à Amphitryon). Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.
SOSIE. Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.
AMPHITRYON. Comment ! il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez,
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrinés.
(Voulant le battre.) Ah ! coquin.

SOSIE (tombant à genoux). Je suis mort.
NAUCRATÈS (à Amphitryon). Calmez cette colère.
SOSIE. Messieurs !

POLIDAS (à Sosie). Qu'est-ce ?
SOSIE. M'a-t-il frappé ?
AMPHITRYON. Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.
SOSIE. Comment cela se peut-il faire,
Si j'étais par votre ordre autre part occupé ?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.
NAUCRATÈS. Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.
AMPHITRYON. Qui t'a donné cet ordre ?
SOSIE. Vous.
AMPHITRYON. Et quand ?
SOSIE. Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcémène apaisé le courroux. (Sosie se relève.)
AMPHITRYON. O ciel ! chaque instant, chaque pas
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.
NAUCRATÈS. Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter
Vous devez éclaircir toute cette aventure.
AMPHITRYON. Allons : vous y pourrez seconder mon effort ;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre ;
Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.
Hélas ! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.

(Amphitryon frappe à la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER. Quel bruit à descendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je suis ?
AMPHITRYON. Que vois-je ! justes dieux !
NAUCRATÈS. Ciel ! quel est ce prodige ?
Quoi ! deux Amphitryons ici nous sont produits !
AMPHITRYON (à part). Mon âme demeure transie,
Hélas ! je n'en puis plus, l'aventure est à bout ;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS. Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.
SOSIE (passant du côté de Jupiter). Messieurs, voici le véritable
L'autre est un imposteur digne de châtiement.

POLIDAS. Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.
AMPHITRYON. C'est trop être ébloui par un fourbe exécration ;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS (à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main). Arrêtez !
AMPHITRYON. Laissez-moi.
NAUCRATÈS. Dieux ! que voulez-vous faire ?
AMPHITRYON. Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER. Tout beau ! L'empêtement est fort peu nécessaire ;
Et lorsque de la sorte on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE. Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON (à Sosie). Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageants.
SOSIE. Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON. Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATÈS (arrêtant Amphitryon). Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON. Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense !
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment !

NAUCRATÈS. Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons
Toute notre chaleur demeure suspendue ?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir et de vous méconnaître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paraître,
Du salut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous aussi paraître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière :
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;
Et c'est un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.



Laisser. Je me veux mal de mon trop de faiblesse. — AC. E. II, SCÈNE VI.

Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposteur ;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.
JUPITER. Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance
A douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance :
Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main ;
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère.
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon,

Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connaître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux, avec vous,
De la vérité pure offrir la connaissance ;
Et la chose sans doute est d'assez d'importance
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.

Alcmène attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin :
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités.

SOSIE. Je ne me trompais pas, messieurs ; ce mot termine
Toute l'irrésolution ;
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON. O ciel ! puis-je plus bas me voir humilié !
Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié !

NAUCRATÈS (à Amphitryon).
Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'entendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentiments de saison.
Je ne sais pas s'il impose ;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avait raison.

AMPHITRYON. Allez, faibles amis, et flattez l'imposture :
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER. Eh bien ! je les attends, et saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON. Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te saurait sauver de ma vengeance.

JUPITER. A ces propos injurieux
Je ne daigne à présent répondre,
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON. Le ciel même, le ciel, ne t'y saurait soustraire ;
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER. Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON (à part). Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups.

SCÈNE VI.

JUPITER, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER. Point de façon, je vous conjure ;
Entrons vite dans la maison.

NAUCRATÈS. Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison.

SOSIE. Faites trêve, messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(Seul.) Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train
De raconter nos vaillances !
Je brûle d'en venir aux prises,
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCÈNE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE. Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleur de cuisine !

SOSIE. Ah ! de grâce, tout doux !

MERCURE. Ah ! vous y retournez.
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE. Hélas ! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plains pas tant à frapper dessus toi.

MERCURE. Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE. C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître,
Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître ;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater leurs jalousies ;
Et parmi leurs contentions
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE. Non, c'est assez d'un seul ; et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE. Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage ;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

MERCURE. Non : un frère incommode, et n'est pas de mon goût ;
Et je veux être fils unique.

SOSIE. O cœur barbare et tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE. Point du tout.
Sosie. Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise !
En cette qualité souffre-moi près de toi :
Je te serai partout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE. Point de quartier : immuable est la loi.
Si d'entrer là-dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE. Las ! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit !

MERCURE. Quoi ! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends !

SOSIE. Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très-grande barbarie
A l'honneur du dîner on chassa de céans.

MERCURE. Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

SOSIE (à part). Que je te rosserais, si j'avais du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE. Que dis-tu ?
Sosie. Rien.

MERCURE. Tu tiens, je crois, quelque langage.
Sosie. Demandez, je n'ai pas soufflé.
MERCURE. Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille ;
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE. C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE. Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Volla l'endroit où je demeure.

SOSIE (seul). O ciel ! que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure !
Allons, cédonas au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;
Et, par une juste union
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

SCÈNE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, PAUSICLÈS, SOSIE (dans un coin du théâtre, sans être aperçu).

AMPHITRYON (à plusieurs autres officiers qui l'accompagnent).
Arrêtez là, messieurs : suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

PAUSICLÈS. Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.
AMPHITRYON. Ah ! de tous les côtés mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

PAUSICLÈS. Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...
AMPHITRYON. Ah ! sur le fait dont il s'agit
L'erreur simple devient un crime véritable ;
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent les endroits délicats ;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS. Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée.
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais ;
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais :
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.

ARGATIPHONTIDAS ne va point aux accords.
Ecouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire ;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me saurait plaire ;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.

Où, vous verrez, quoi qu'il advienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point,
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON. Allons.
SOSIE (à Amphitryon). Je viens, monsieur, subir à deux genoux
Le juste châtimement d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite,
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON. Lève-toi. Que fait-on ?
SOSIE. Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeais pas qu'en effet
Je m'attendais là pour me battre.

Où, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;
Et l'on me dé-Sosie enfin
Comme on vous dé-Amphitryonne.

AMPHITRYON. Suis-moi.
SOSIE. N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

SCÈNE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, SOSIE.

CLÉANTHIS. O ciel !

AMPHITRYON. Qui t'épouvante ainsi ?
Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLÉANTHIS. Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !
NAUCRATÈS (à Amphitryon). Ne vous pressez point, le voici
Pour donner devant vous les clartés qu'on désire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

SCÈNE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATÈS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE. Oui, vous l'allez voir tous : et sachez, par avance,
Que c'est le grand maître des dieux,
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.

Et quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure :
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE. Ma foi, monsieur le dieu je suis votre valet :
Je me serais passé de votre courtoisie.

MERCURE. Je lui donne à présent congé d'être Sosie :
Je suis las de porter un visage si laid ;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout à fait.

(Mercure s'envole au ciel.)

SOSIE. Le ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un dieu plus diable que toi.

SCÈNE XI.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, PAUSICLÈS, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER (annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage, sur son aigle).

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur ;
Et sous tes propres traits, vois Jupiter paraître.
A ces marques tu peux aisément le connaître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvaient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et sans doute il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux :
Alcmène est tout à toi, quelque soin qu'on emploie ;
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie
Que de paraître son époux ;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi ;
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a par son cœur ardent été donné qu'à toi.

SOSIE. Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.
JUPITER. Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le pom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connaître à tous que je suis ton support ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données ;
C'est un crime que d'en douter :
Les paroles de Jupiter
Sont les arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAUCRATÈS. Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...
SOSIE. Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
Ne vous embarquez nullement